

Finir de perdre ?

Julien Lefort-Favreau et Frédérique Bernier

Numéro 319, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89428ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lefort-Favreau, J. & Bernier, F. (2018). Compte rendu de [Finir de perdre ?] *Liberté*, (319), 56–57.

Finir de perdre ?

FRÉDÉRIQUE BERNIER ET JULIEN LEFORT-FAVREAU

«CLOV (*regard fixe, voix blanche*).

– Fini, c'est fini, ça va finir, ça va peut-être finir. (*Un temps*) Les grains s'ajoutent aux grains, un à un, et un jour, soudain, c'est un tas, un petit tas, l'impossible tas.»

SAMUEL BECKETT, *FIN DE PARTIE*

On connaît les ouvrages de Jacques Pelletier sur la vie intellectuelle et politique au Québec, parmi lesquels on retrouve les marquants *Les habits neufs de la droite culturelle* (1994) ainsi que *Parti pris: Une anthologie* (2013). Pelletier fait d'ailleurs montre d'une relative loyauté à *Parti pris*, et ce nouvel ouvrage témoigne de la persistance (trop rare peut-être) de son esprit dans notre époque. Pelletier a toujours mêlé, dans le meilleur sens du terme, les questions littéraires aux questions politiques, et a su marier les engagements intellectuel et militant. Ce récent livre ne fait pas mentir cette tendance.

L'université: fin de partie et autres écrits à contre-courant présente d'abord une réflexion sur ce que Pelletier décrit comme une déroute à peu près totale de l'université québécoise. Le point de vue défendu est celui d'un professeur retraité, resté fidèle aux principes fondateurs du réseau de l'Université du Québec, qui selon lui aurait vécu une «normalisation tranquille»: le modèle de cogestion prôné durant ses premières années s'érode graduellement pour laisser la place à la saine gouvernance (entendez l'ironie), mettant à mal les idéaux d'accessibilité.

L'auteur propose, de manière oblique, un questionnement plus profond sur le rôle des intellectuels dans la cité, sur leur capacité de transmission, sur leur engagement dans et hors les murs de l'université, sur leur capacité à changer le monde depuis l'université.

La question reste entière: l'idéal de collégialité de l'université peut-il être refondé? Si oui, comment?

Ce recueil d'essais élabore une réflexion fragmentée sur l'état du Québec actuel, mais dans une conscience aiguë de l'histoire des cinquante dernières années et un rappel (peut-être même une injonction) que «l'histoire n'est pas faite exclusivement par les dirigeants politiques et dans une moindre mesure par les intellectuels et les artistes célèbres. C'est aussi l'affaire d'obscurs et de sans-grade qui en sont les agents comme les victimes.»

On le comprend, tout ici est affaire d'héritage. Mais Pelletier est plus interrogateur que donneur de leçons. Certains intellectuels écrivent pour leur génération. Pelletier, pour sa part, s'adresse aux plus jeunes. À ceux qui soufflent sur les cendres d'un projet de société qu'on leur a transmis.

Outre le clin d'œil évident du titre, quel lien peut bien entretenir cet ouvrage de Jacques Pelletier avec la pièce de Beckett, pleine d'une violence sourde, d'une déréliction innommable? *Fin de partie* s'ouvre sur un tas de grains, un tas de poussière, dans lequel on peut lire l'image dérisoire de notre héritage, celui-là même dont le livre de Pelletier nous présente, pour ainsi dire, le caractère épineux, évoquant, dans des termes qui ne sont pas sans rappeler le monde en déréliction du célèbre dramaturge irlandais, «un univers parvenu au bout de sa course, désormais engagé dans une spirale profondément régressive qui le précipite vers une fin inéluctable que seul un sursaut improbable permettrait peut-être d'éviter.»

Comment hériter, donc, de l'institution universitaire dévoyée en «organisation de production et de contrôle»? De l'indépendantisme, perverti par ses régressions en nationalisme crispé et

JACQUES PELLETIER

L'UNIVERSITÉ : FIN DE PARTIE ET AUTRES ÉCRITS À CONTRE-COURANT
VARIA, 2017, 310 P.

xénophobe? De l'histoire de la gauche, déchirée en groupuscules, sans cesse renvoyée à ses échecs, en deuil de sa téléologie? De la révolution tranquille, ayant cédé le passage au néolibéralisme galopant? Devant le naufrage et les dérives, Jacques Pelletier appelle en quelques moments de son ouvrage à ce qu'il nomme un «sursaut» aussi improbable que nécessaire. Le sursaut passerait par une façon de recevoir l'héritage et de lui assurer un avenir, comme le propose Simon Tremblay-Pepin, un des dédicataires du livre dont il signe la préface et dont il se fait explicitement l'héritier: «Assumer l'héritage, c'est arrêter de perdre, mais surtout arrêter de nous satisfaire de défaites honorables...» À cet appel de Pelletier concernant la reprise de cet héritage difficile et tronqué, nous aurions pour notre part envie de répondre par une position un peu décalée, peut-être plus beckettienne, justement. Cette position est pour ainsi dire contenue dans le titre de l'ouvrage, mais également dans les sections «La littérature et la vie» et «Trois moments de la vie intellectuelle québécoise» qui mettent au jour une dichotomie dont il semble si difficile de sortir, au Québec en particulier, dichotomie qui a pris les écrivains et les intellectuels d'ici en étau.

Cette dichotomie concerne, d'une part, un engagement politique massif, dans lequel on se lance à corps perdu, parfois avec une rigidité dont plusieurs individus et mouvements ne se sont pas remis (Pelletier le montre bien, avec les trajectoires des membres de la revue *Stratégie*, notamment), et, d'autre

part, un repli formaliste, esthétisant ou académique, qui en constitue le revers – revers forcément suspect socialement. Tout se passe comme si, entre le militantisme de terrain et la tour d'ivoire, n'existait pas ce territoire que tente précisément d'arpenter Pelletier, accompagné de Broch, d'Ernaux, d'Aquin, notamment, celui où la littérature et l'activité intellectuelle rejoignent la vie et le monde, ses grouillements, ses douleurs, ses éclats et ses contradictions, grâce au détour que permettent une œuvre, une démarche de pensée, lesquelles ne peuvent être des chambres d'écho de ce monde et de cette vie que dans la mesure où elles impliquent un certain retrait – un retrait « embarqué », loin de toute neutralité, mais qui évite l'avalement.

La littérature et la vie, oui. Faisons donc appel à la littérature pour mieux penser, avec Pelletier, ces étranges limbes sociaux dans lesquels nous séjournons en attendant... Godot, le sursaut, ou le soubresaut (c'est le titre du tout dernier texte de Beckett). C'est que la littérature a cette puissance inouïe de pouvoir accueillir ce qui a toutes les allures du mortifère, de la négativité la plus crasse, du malheureux tas

de Job, du naufrage du beau Vaisseau d'or (ceux de l'université, de l'indépendantisme et de l'idée de révolution, notamment), pour révéler ce que cette négativité, cette ambiance d'apocalypse contiennent encore du désir et du mouvement de la vie. Entre la faillite et le sursaut, entre ce constat accablant de tant de dégénérescences et la reprise nécessaire de la lutte, parions sur la nécessité de séjourner un temps auprès de cette négativité, de méditer la perte, de tâtonner dans l'obscurité du présent pour trouver une façon de raccorder autrement le passé, ses décombres et ses rêves, et le futur, pour qu'il ne soit pas que décombres et qu'y subsiste le rêve d'autre chose.

Pour l'avenir de cette société, de l'université, de la vie intellectuelle, des luttes et des révolutions à venir, de tout cet héritage dont Jacques Pelletier garde précieusement la mémoire et les traces, dont il fait si admirablement la topographie, plaidons, dans le moment – en marge d'un volontarisme positif (celui, peut-être, de Simon Tremblay-Pepin) dont nous comprenons par ailleurs l'urgence –, plaidons pour la nécessité de sauvegarder aussi des espaces de méditation (pas ceux des salles de yoga...), des chambres d'échos où entretenir un rapport nécessaire aux fantômes, aux névroses, à tout ce qui ne passe pas, à tout ce qui ne cesse de ne pas passer. Des espaces de pensée, en somme.

Si l'université est en fin de partie et à bout de souffle, c'est peut-être non pas parce qu'elle aurait perdu contact avec la société et qu'elle fonctionnerait comme une tour d'ivoire, mais au contraire, Pelletier le montre bien, parce que l'université épouse parfaitement la logique sociale dominante, néolibérale, ses agitations spasmodiques, ses mantras de performance, de rendement, d'expertise et d'excellence, son positivisme asséchant et aplatissant.

Bien sûr, ce sont les structures du pouvoir (à l'université comme ailleurs) qui sont en cause. Mais pour résister à ce pouvoir, nous n'avons pas seulement

besoin de stratégies, de discours motivants et de mobilisation populaire. Il est aussi urgent de réinstaurer, au sein de l'espace social et des institutions, la possibilité même d'un autre rapport au temps et au langage. Cet autre rapport dont les œuvres littéraires ont souvent la garde. Plaidons pour des espaces non grugés par une logique de l'action immédiate (gangrenée par l'idéal d'efficacité néolibérale), des espaces où puisse se déployer une mélancolie non pas résignée, mais critique, résistante, rebelle, gardant en elle la mémoire de tout ce qui l'oppose à l'ordre existant et appelant précisément à construire activement des lieux d'écart avec cet ordre.

Nous en appelons ici à la pratique, au sein du discours social (souvent court-circuité par la pauvreté communicationnelle de nos adversaires), d'un travail de la langue et du silence que l'on associe trop souvent au formalisme, à l'esthétisme, au repli frileux, alors qu'il contient – Jacques Pelletier le montre – des réserves de sens dont nous avons bien besoin politiquement, pour accueillir l'autre, pour sortir des dogmes asséchés et des phrases toutes faites, de l'identitarisme et de l'anti-intellectualisme, à droite comme à gauche.

Ainsi, pour que la partie ne soit pas complètement finie, peut-être faut-il non pas arrêter de perdre, mais *finir de perdre*, ce qui est évidemment une tâche infinie. Inventer un espace résistant à la double tentation de la régression (du retour à l'âge d'or) et du déni (de l'aveuglement), face à la faillite et aux dérives sociales et politiques que décrypte si bien Jacques Pelletier. Avoir le courage (fidèles à l'héritage de la pauvreté dont parle Yvon Rivard, autre dédicataire du livre de Pelletier) de mâcher nos pauvres cailloux, un certain temps, dans l'obscurité, comme le fait Molloy, un autre personnage beckettien, pour faire advenir une autre logique que celle de la victoire, de la réussite ou de l'appât du gain. **L**



97, 98, 99...